

LA PESTE NOIRE À CONSTANTINOPLE DE 1348 À 1466

Marie-Hélène Congourdeau

► **To cite this version:**

Marie-Hélène Congourdeau. LA PESTE NOIRE À CONSTANTINOPLE DE 1348 À 1466. *Medicina nei secoli*, Università degli Studi di Roma “La Sapienza”, 1999, 11/2, pp.377-390. halshs-00650646

HAL Id: halshs-00650646

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00650646>

Submitted on 11 Dec 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA PESTE NOIRE À CONSTANTINOPLE DE 1348 À 1466*

Marie-Hélène Congourdeau
CNRS, Paris

SUMMARY

BLACK DEATH IN CONSTANTINOPLE (1348-1466)

The Black Death visited Constantinople eleven times between 1348, when the epidemic surged in the Mediterranean world, and 1466 when our inquiry ends. We know of these visits from the writings of eye-witnesses who describe their experiences in correspondence written at that time, in stories reconstructed retrospectively, or in theological discussions. After having related the story of these eleven epidemic episodes, this article will try to catch, through these sources, the medical perception of the plague by contemporaries, its social consequences and its psychological, spiritual and theological repercussions.

La Peste Noire à Constantinople

Key-words: Black Death Plague Constantinople

Le dernier siècle de l'empire byzantin peut être considéré comme une lente agonie. Aux défaites militaires entraînant la perte de territoires et à terme le naufrage de l'empire, aux guerres civiles et conflits dynastiques, aux séismes propres à la région, se joignit un fléau que Byzance partagea avec les mondes occidental et islamique, mais qui, ajouté aux autres malheurs des temps, ne pouvait qu'accentuer le sentiment d'abandon d'un peuple qui se croyait, à juste ou injuste titre, réprouvé par Dieu.

La ville de Constantinople connut, entre 1348 et 1466, onze visites de la Peste Noire. Au-delà des topoi et des conventions littéraires, les descriptions et lamentations des témoins oculaires sont une source inappréciable sur ces épisodes dramatiques, leur déroulement, leurs conséquences sociales et les séquelles psychologiques, spirituelles et théologiques qu'ils laissèrent après leur passage dans des esprits traumatisésⁱ.

LES CYCLES DE LA PESTE NOIRE

Selon J.-N. Biraben, on peut repérer dans les allées et venues de la Peste Noire des cycles réguliers, avec des pics de forte mortalité tous les 6 à 13 ans, et noter que l'amplitude entre ces cycles croît avec le tempsⁱⁱ. Si l'on considère la chronologie des passages de la Mort Noire à Constantinople, il semble qu'on puisse distinguer, concernant les intervalles entre deux poussées de peste, un cycle long de 18 ans (entre 1362 et 1379/80, 1391 et 1409, 1448 et 1466), deux cycles moyens de 14 et 11 ans (14 ans entre 1347/48 et 1361/62 et entre 1417 et 1431 ; 11 ans entre 1436 et 1447) et un cycle court oscillant entre 4 et 8 ans (4 ans entre 1387 et 1391 et entre 1431 et 1435, 6 ans entre 1380 et 1386, 8 ans entre 1409 et 1417). Une étude plus fine parviendrait sans doute à introduire de la rationalité dans cet enchevêtrement de cycles, mais la subjectivité des témoignages disponibles permet difficilement, en l'état actuel de nos connaissances, de distinguer toujours clairement entre poussées fortes et poussées secondaires.

En revanche, on peut noter une correspondance, avec les écarts dus aux parcours de l'épidémie, entre les passages de la peste à

Constantinople, d'après ce que nous disent les sources byzantines, et les grandes occurrences de peste relevées par J.-N. Biraben pour l'ensemble du monde méditerranéen : c'est le cas pour les poussées pesteuses de 1348, 1361, 1391 (1390 Biraben), 1410 (1412 Biraben), 1435 (1433 Biraben), 1466 (1464 Biraben).

Un fléau récurrent

De par sa proximité de Caffa, d'où la pandémie a déferlé sur le monde méditerranéen et l'Occident, Constantinople est parmi les premières villes touchées par la grande poussée pesteuse, à la fois bubonique et pulmonaire, de 1347-1348, bien connue des médiévistes. La peste frappe une ville en plein bouleversement politique : Iôannès Kantakouzènos vient d'y prendre le pouvoir, et il a appelé auprès de lui comme mesazôn Dèmètrios Kydonès, alors âgé de 22 ans. Les deux hommes figurent parmi nos meilleurs témoins du fléau. La progression du mal est foudroyante : d'après Kantakouzènos, certains malades succombent au bout d'une heure, d'autres en trois joursⁱⁱⁱ ; selon Dèmètrios Kydonès, la ville se dépeuple chaque jour davantage et les vivants ne suffisent plus à enterrer les morts^{iv}. La victime la plus célèbre est le propre fils de Kantakouzènos, Andronikos, âgé de 13 ans.

Après quatorze ans de répit, la peste revient en force dans la ville en 1361, l'année même où les Ottomans s'emparent de Didymotikè avant de prendre Andrinopolis. La démoralisation semble générale devant le nombre de morts et l'impression déprimante que l'épidémie, qui s'étend sur plusieurs mois, ne cessera jamais^v. La plupart des notables fuient la ville, ainsi abandonnée à elle-même.

Dix-huit ans plus tard, en 1379-1380, un retour de l'épidémie semble se cantonner surtout à Péra, où Andronic IV retient en otages Kantakouzènos et sa fille Helena, en butte à « la famine et la peste » selon le jeu de mots macabre en usage chez les Byzantins (≥§¥^a» ≤`® ≥Σ§¥[»)^{vi}. C'est sans doute de cette épidémie que l'on peut dater la prière du patriarche Nil pour la cessation de la peste^{vii}.

Nouvelle épidémie en 1386 : Constantinople semble coupée du monde. Dèmétrios Kydonès se plaint de ne pouvoir gagner l'Italie, où il poursuit des pourparlers pour obtenir l'aide de l'Occident, mais il est difficile de savoir si l'on ne peut quitter la ville parce que la peste y règne^{viii} ou si ce sont les bateaux qui sont peu sûrs car les marins sont atteints^{ix}.

En 1391, la Ville est frappée par une accumulation de malheurs : l'empereur Jean V meurt en février, un tremblement de terre secoue la Ville le jour de la Dormition (15 août), puis à l'automne les Turcs assiègent Constantinople, et dans la ville assiégée la peste vient passer l'hiver^x.

La poussée de 1409-1410 semble très meurtrière : 10 000 victimes d'après une chronique^{xi}. Outre son lot d'anonymes, la mort frappe un certain nombre de personnalités dont les sources nous donnent les noms : Michael, fils de l'empereur Manuel II, le patriarche Matthieu, Théodôros Kantakouzènos, ainsi que Youssef, cinquième fils de Bayezid, qui avait été baptisé sous le nom de Dèmétrios^{xii}.

Grande mortalité encore en 1417, lors de l'épidémie de peste bubonique qui emporte, entre autres, Anne de Russie, femme du fils de Manuel II, le futur Jean VIII^{xiii}. Cette même année, les marins vénitiens sont avertis de ne pas débarquer à Constantinople en raison de la peste qui y fait rage^{xiv}. C'est sans doute à la suite de cette épidémie qu'a lieu dans l'église du Christ Péphanérôménos, près du monastère des Manganes, une discussion sur la Providence à laquelle participent Marc Eugénikos et Georges Scholarios, où la peste se trouve en filigrane^{xv}.

Quatorze ans plus tard, la peste, de retour dans la Ville à nouveau assiégée par les Ottomans, emporte Makarios Makrès, le confident de Manuel II, auteur de controverses contre l'islam^{xvi}.

En 1435-1436, la peste accompagne les pourparlers entre Grecs et Latins en vue d'un concile d'union, comme elle le fera lors de ce concile à Ferrare quelques années plus tard. Parmi les nombreux

morts, signalons deux neveux de Scholarios, le médecin turc responsable des xénones de Constantinople^{xvii}, et Simon Fréron, légat romain venu préparer le concile. Son confrère Jean de Raguse se réfugie à la campagne pour échapper au fléau qui ravage la ville^{xviii}. Venise interdit à ses bateaux de gagner les rivages de la Romanie pour cause de peste.

Onze ans plus tard, en 1447, une nouvelle épidémie retarde le renouvellement d'un traité entre l'empereur et les Vénitiens^{xix}.

En 1466-67, alors que la Ville se trouve entre les mains des Ottomans depuis plus d'une douzaine d'années, une nouvelle grande peste, dont Kritoboulos nous donne une description dramatique^{xx}, provoque un échange de lettres entre Théodôros Agallianos, économiste de Sainte-Sophie, et Scholarios sur la signification théologique de la peste^{xxi}.

LA PESTE À CONSTANTINOPLE D'APRÈS LES TÉMOINS OCULAIRES

Après avoir esquissé la succession des poussées de peste à Constantinople, reprenons les témoignages que nous ont laissés ceux qui les ont subies, pour approcher la perception qu'ils eurent de ce fléau.

Perception médicale : description de la maladie

La plupart des sources se contentent de signaler une « mortalité » (ϕ`μ`...ξς|μ) qui frappe tous les âges et toutes les conditions sociales. Certaines notent qu'il s'agit de la maladie « des bubons », désignant la peste par ses signes les plus voyants. Nous n'avons de description détaillée que pour les grandes poussées de 1347-48 et 1466. La première épidémie est décrite en détail par Iôannès Kantakouzènos et Niképhoros Grégoras dans leurs ouvrages historiques. La fiabilité de la description de Kantakouzènos a été mise en doute par H. Hunger, qui souligne les correspondances entre ce récit et celui de Thucydide pour la « peste » d'Athènes, que Procope avait déjà « imité » pour celle de Justinien^{xxii}. Cependant, T.

Miller a réhabilité le témoignage de l'ex-empereur en montrant que si les procédés littéraires sont imités de Thucydide, les symptômes décrits sont bien ceux de la peste bubonique et pulmonaire, que Thucydide ne pouvait connaître ; Kantakouzènos dépend de Thucydide non pour sa description de la maladie mais pour ses notations concernant l'impact d'une forte mortalité sur les esprits^{xxiii}. Kantakouzènos décrit une maladie multiforme. Si le mal se porte directement à la tête, une léthargie s'empare du patient, précédant une mort rapide. S'il se porte au poumon, l'inflammation cause des douleurs violentes dans la poitrine, des crachements de sang, une soif intense. Des abcès (αἰματώδη «...c«|§») apparaissent sur les bras et les mâchoires, avec des écoulements noirs. Si les abcès se rompent, libérant un pus fétide et abondant, le malade guérit ; sinon, c'est la mort. Les excroissances (bubons) aux extrémités des cuisses et des bras et les crachements de sang (peste pulmonaire) sont aussi signalés par Grégoras, ainsi que la mort foudroyante.

En 1466, plus d'un siècle après la première visite de la Mort Noire, Kritoboulos décrit des symptômes semblables, avec des détails qui empêchent de soupçonner une simple imitation de Kantakouzènos : apparition de bubons, bouffées de chaleur à la tête, inflammation du cerveau et des méninges, rougeur du visage, léthargie ou agitation et démence, fièvre violente, impression que le sang est en train de bouillir, douleurs, nécrose des extrémités, mort^{xxiv}. Plus dramatique, la description semble aussi plus subjective, moins « médicale ».

Perception médicale : la contagion

Si les médecins ont longtemps soutenu que la peste ne se transmettait pas d'un malade à l'autre, mais qu'elle frappait tous les hommes d'une région parce qu'ils étaient tous soumis à un même facteur morbifère, l'air corrompu, les profanes ont dans l'ensemble préféré en croire leurs yeux. Or, la contagion s'imposait comme une évidence. En 1347-48, le jeune Kydonès note que les hommes se fuient les uns les autres, car ils redoutent la communication de la maladie (...έμ μΣ «ç¥' ...Σ» ≤Σ§μ>μβ`μ) : il ne s'agit d'ailleurs pas pour lui de donner une notation médicale mais de déplorer la

dégradation morale qui s'ensuit, du fait que par crainte le père n'enterre plus ses enfants et ne reçoit plus d'eux les honneurs funèbres^{xxv}. Lors de la même épidémie, Grégoras renchérit sur le même thème en disant que personne ne peut venir en aide à personne ; il remarque incidemment que la maladie touche aussi les animaux domestiques et même ... les rats qui vivent dans les murs^{xxvi}.

En 1466, Kritoboulos note que les gens refusent d'enterrer leurs morts par peur de contracter leur corruption ({{\beta\Sigma...|}} » ...^aμ Ὀφίςμ). Le lien entre la transmission de la maladie et la corruption ou souillure montre la permanence, dans l'interprétation de la contagion, des schémas antiques de la « compréhension magique du monde »^{xxvii}. A la même époque, Théodôros Agallianos indique que la peste est parfois définie comme « une communication de maladie (¥|...`{\Sigma...§≤^aμ μ|«\Sigma)... qui se communique davantage à ceux qui sont proches qu'à ceux qui sont éloignés »^{xxviii}.

Les médecins

L'impuissance des médecins face aux grandes épidémies est un *topos* depuis Thucydide et Procope. On ne peut cependant en prendre prétexte pour récuser le témoignage des contemporains de la Peste Noire, car cette impuissance bien réelle ne s'était pas atténuée avec le temps. Ce que nos auteurs doivent à Procope, c'est peut-être l'insistance sur l'irrationalité du mal, qui met en déroute la rationalité médicale : tel est le cas de Kantakouzènos. Kydonès est plus sévère et à plusieurs reprises il fustige l'incompétence et la lâcheté du corps médical. Beaucoup de médecins s'enfuient, abandonnant les pestiférés à leur sort. Ceux qui restent avouent leur impuissance, meurent dans le désespoir et la honte, ou inventent des justifications oiseuses pour cacher leur échec^{xxix}. En 1361, l'opinion de Kydonès n'a pas changé : d'après lui, les malades craignent moins la maladie que les médecins, car tout ce que ces derniers savent faire, c'est pérorer et se dénigrer les uns les autres ; leurs traitements ne font d'ailleurs qu'aggraver le mal^{xxx}. Peut-être sa sévérité est-elle à mettre au compte de l'amertume d'un homme qui a vu succomber à l'épidémie, en quelques mois, sa mère et deux de ses soeurs (les deux premières à Thessalonique, la troisième à Constantinople). Mais en

fait, ce que Kydonès reproche surtout aux médecins, c'est de chercher des causes naturelles à un fléau qui pour lui n'est que la manifestation de la colère de Dieu^{xxxii}.

Conséquences sociales

Nos sources nous font percevoir la désorganisation qu'entraîne l'épidémie avec son cortège de morts de tous âges et de toutes conditions. Kydonès, en 1361, nous décrit la fuite des notables et la défection du clergé qui renonce à prononcer les prières des morts, que les survivants ne suffisent pas à inhumer^{xxxii}. Kritoboulos, un siècle plus tard, note aussi cette impossibilité où se trouvent les survivants affaiblis de pourvoir à l'inhumation de tous les morts. Aussi doit-on avoir recours à des fosses communes, tandis que des cadavres restent ignorés des jours durant dans leurs maisons. Les prêtres, débordés par l'ampleur des services funèbres à assurer, n'ont plus le temps de manger ni de boire, si bien qu'affaiblis ils succombent à leur tour à la maladie et à la canicule qui accompagne l'épidémie. La Ville se dépeuple, ses habitants et ses résidents étrangers disparaissant par la mort ou par la fuite. Même la campagne est vide, car les habitants là aussi sont morts, ont fui ou se cloîtent chez eux^{xxxiii}.

Démoralisation

Les conséquences psychologiques ne sont pas moindres, comme on peut l'imaginer. Kantakouzenos, en 1348, note que si l'épidémie pousse les uns à se repentir et à distribuer leurs biens aux pauvres (fléau divin perçu comme un avertissement, une correction - $\sqrt{\xi\{\beta\}}$), elle jette les autres dans un désespoir absolu (retour d'une croyance en la Fatalité aveugle)^{xxxiv}. Les lettres de Kydonès, écrites sur l'instant alors que le récit de Kantakouzenos est une reconstruction postérieure, laissent percevoir le bouleversement psychologique d'un homme plongé dans le fléau. En 1347-48, il écrit à un moine de ses amis : « Mon âme est dans la crainte, mon corps dans les ténèbres, je souffre les affres de la mort avant même d'être mort. » En 1361, affronté à nouveau au même malheur, il compare Constantinople à une gigantesque fosse commune et déclare que les

habitants ont perdu tout espoir de voir le fléau s'arrêter avant d'avoir terminé son ouvrage et exterminé la population entière. Quelques mois plus tard, à son ami Georges le philosophe qui se trouve à Mistra, il énumère tous ses amis morts de la peste, ainsi que sa mère et ses soeurs. Dans cette lettre, il avoue avoir l'impression d'être mort lui-même, accablé par des maux de tête, des palpitations, des étouffements, des insomnies, avec la terreur d'être en train de devenir fou : symptômes d'une dépression réactionnelle bien compréhensible, qui touche la plupart des survivants^{xxxv}. Quinze ans plus tard, le souvenir de cette crise morale est toujours vivace : écrivant à un ami qui se trouve à Thessalonique en proie à l'épidémie, Kydonès évoque « la vue des tombeaux des amis, de la mort des enfants et des parents, d'une maison emplie de lamentations, alors qu'on ne sait pas soi-même si l'on vivra jusqu'au soir »^{xxxvi}. Un siècle plus tard, Kritoboulos parlera de la tristesse insupportable de la population, des gens qui se frappent la poitrine, des lamentations omniprésentes, du désespoir qui possède toutes les âmes.

Si l'excès de douleur pousse Kydonès à mettre toute sa confiance dans la Providence (car seule l'ignorance de ses décrets a pu amener un tel malheur sur la cité^{xxxvii}), il provoque chez d'autres la réaction inverse : Kritoboulos note en 1466 que, la Providence étant sourde et muette, « les gens croient que tout advient par hasard, qu'il n'y a personne pour gouverner les événements »^{xxxviii} ; déjà un siècle plus tôt, le patriarche Kallistos déplorait une recrudescence des blasphèmes contre la Providence^{xxxix}.

Débats théologiques

L'accumulation des fléaux remettait en cause la protection que Dieu accordait infailliblement au « peuple des chrétiens ». La profonde crise spirituelle due à l'épidémie ne pouvait que déboucher sur un débat théologique. Quelques années après l'épidémie meurtrière de 1417, le hiéromoine Marc Eugénikos, futur métropolite d'Ephèse, fut, sur intervention de Scholarios, alors secrétaire impérial, convoqué par l'empereur Jean VIII en l'église du Christ Péphanérôménos, près du monastère des Manges, et sommé de

s'expliquer sur la réponse qu'il avait donnée à un autre hiéromoine, Isidôros, qui lui avait posé la question suivante : la durée de la vie d'un homme est-elle prédéterminée par Dieu, ou la mort intervient-elle pour des raisons naturelles ?^{xl}

Dans son argumentation, qu'il appuie sur saint Basile et Anastase le Sinaïte, Marc aborde la question de la peste : comment se fait-il que la peste se communique naturellement d'un homme à un autre, si bien que certains meurent alors qu'ils soignent les malades, ce qui contredit la justice rétributive ? pourquoi dans les grandes épidémies certains meurent-ils et d'autres sont-ils sauvés, alors qu'ils respirent le même air corrompu ? On voit par ces questions (qui devaient être « dans l'air »), l'incertitude introduite dans les esprits, y compris sur le plan théologique, par les divergences des doctes sur l'origine de la peste : contagion ou air corrompu ? Marc, qui avoue avoir eu peu de temps pour réfléchir à cette difficile question, prend bien soin de distinguer les plans ; c'est ainsi qu'il explique le « comment » de l'épidémie par des causalités naturelles (laissant aux spécialistes le soin de trancher entre la corruption de l'air et la contagion) mais qu'il attribue à une causalité spirituelle (péchés du peuple) le « pourquoi » de sa survenue et les destinées individuelles à l'intérieur d'un même fléau.

La chute de Constantinople ne mit fin ni aux épidémies de peste ni aux débats sur la Providence, comme en témoigne un échange de traités entre Scholarios, qui avait assisté à la prestation de Marc Eugénikos, et Théodôros Agallianos, économiste de la Grande Église et futur évêque de Mèdeia. Cet échange fait suite à la grande épidémie de 1466, au cours de laquelle, au témoignage de Kritoboulos, beaucoup d'habitants de Constantinople avaient mis en doute la Providence pour ne plus croire qu'au hasard ou à la Fatalité. On peut voir un rapport direct entre ces opinions populaires rapportées par Kritoboulos et les questions abordées par les deux théologiens. On retrouve en effet dans la bouche du contradicteur fictif d'Agallianos plusieurs de ces réflexions subversives, que l'on peut résumer ainsi : « Certains disent que c'est le hasard qui détermine que les uns meurent et les autres non ... Si ceux qui fuient les lieux infectés échappent à la mort, cela va-t-il à l'encontre du dessein de Dieu ? ... Je pense quant à moi qu'attraper ou non la maladie ne dépend pas de

la conduite morale mais du tempérament physique... En quoi serait-ce un péché de chercher à fuir la maladie ? ... Si tout est déterminé d'avance, inutile d'avoir recours au médecin ou de prendre un bouclier à la guerre ... »

Face à ces interrogations vitales, Agallianos défend une vision de la peste comme expression directe de la colère de Dieu, fondée sur ce qu'on appellerait de nos jours une lecture fondamentaliste de la Bible. Il est significatif qu'il recoure de façon privilégiée à un exemple tiré d'un livre ancien du Premier Testament (David choisit la peste comme châtiment après le recensement du peuple^{xli}) alors que la plupart des auteurs « naturalistes » qu'il combat se réfèrent à une phrase du Nouveau Testament (à propos de l'aveugle-né : « Ni lui ni ses parents n'ont péché »^{xlii}). La défense de cette conception archaïque de la peste-châtiment (qui rejoint la conception antique de la maladie comme résultant de la transgression d'un tabou, comme on le voit pour la peste de Thèbes dans le mythe d'Oedipe) l'amène à lutter sur deux fronts : contre les tenants, populaires ou philosophiques, de la Fatalité (qu'il assimile aux stoïciens et aux épicuriens de jadis), et contre les tenants d'une explication naturelle par les éléments et les causes secondes (il attaque ici nommément Anastase le Sinaïte, qui avait défendu l'autonomie des lois de la création, et sur lequel s'appuyait Marc Eugénikos^{xliii}). Il tire de cette réflexion une règle de conduite en cas de peste : il est inutile de fuir, car prétendre fuir la volonté de Dieu est non seulement une erreur mais un péché. Seule la conversion peut amener le salut : Agallianos rejoint ainsi, au terme d'une argumentation théologique, la conclusion à laquelle était parvenu Kydonès par une réaction purement spirituelle.

Plus nuancé, plus soucieux d'argumenter avec ses adversaires en posant clairement la question du rapport entre cause première et causes secondes, Scholarios arrive à la même conclusion : les pestes arrivent quand Dieu le décide et s'arrêtent quand il le décide. La crise de la conscience byzantine, créée par l'accumulation des malheurs et l'horreur de la peste de 1466, qui transparaît dans le récit de Kritoboulos, rendait probablement impossible un équilibre

conceptuel entre volonté de Dieu et causes secondes, comme celui que défendait encore Marc Eugénikos au début du siècle.

La peste ne fut qu'un parmi les malheurs qui frappèrent Constantinople dans les dernières décennies de l'empire byzantin. On aurait cependant tort de sous-estimer son impact : impact démographique, économique, militaire, mais aussi impact psychologique sur une population qui se crut alors rejetée et maudite. Il paraît en tout cas difficile de ne pas tenir compte de ce facteur lorsqu'on étudie des événements dont les dates correspondent aux grandes poussées de peste à Constantinople.

* Bibliographie

BIRABEN J.-N., *Les hommes et la peste en France et dans les pays européens et méditerranéens*, Paris, 1975

LOENERTZ R.-J., *Correspondance de Dèmètrius Cydonès*, Studi e Testi 186, Vatican, 1956

SCHOLARIOS G. G., *Oeuvres*, éd. L.PETIT, A. SIDERIDÈS et alii, vol. 1, Paris, 1928; vol. 4, Paris, 1935

SCHREINER P., *Die Byzantinische Kleinchroniken. Chronica Byzantina Breviora*, 1-3, Vienne, 1975-77 (CFHB 12)

TINNEFELD F., *Demetrios Kydonès. Briefe I, 1, I, 2 et II*, Stuttgart, 1981, 1982, 1991 (Bibliothek der griechischen Literatur 12, 16 et 33)

ⁱ. Sur les divers passages de la peste noire dans l'empire byzantin et les sources qui nous renseignent sur eux, cf. CONGOURDEAU M.-H., *Pour une étude de la peste noire à Byzance*. In *FWZWYKA. Mélanges offerts à Hélène Ahrweiler*, Byzantina Sorbonensia 16, Paris, 1998, pp. 149-163.

ⁱⁱ. Cf. BIRABEN J.-N., *Les hommes et la peste*, vol. I, p. 51 s.

ⁱⁱⁱ. KANTAKOUZÈNOS, *Histoire*, IV, 8.

^{iv}. KYDONÈS, *Lettre 21* TINNEFELD (88 LOENERTZ), à un moine. Pour les lettres de Dèmètrios Kydonès, nous donnerons la numérotation de F. Tinnefeld pour les lettres dont la traduction allemande annotée est déjà publiée, et nous indiquerons entre parenthèses le numéro de l'édition de R.-J. Loenertz.

^v. KYDONÈS, *Lettre 47* TINNEFELD (109 LOENERTZ).

^{vi}. KYDONÈS, *Lettre 222* LOENERTZ.

^{vii}. NIL KERAMEUS, *Prière pour la cessation de l'invasion barbare, de la guerre civile, de la famine et de la peste*, éd. MULLER, *Byzantinische Analekten*, Vienne, 1853, pp. 356-59.

^{viii}. KYDONÈS, *Lettres 331, 337* LOENERTZ.

^{ix}. KYDONÈS, *Lettre 371* LOENERTZ.

^x. KYDONÈS, *Lettre 431* LOENERTZ.

^{xi}. SCHREINER, *Chronique 9*, 41.

^{xii}. Cf. SPHRANTZÈS, *Chronicon Minus*, III, 1, éd. V. GRECU, Bucarest, 1966, p. 4

^{xiii}. SPHRANTZÈS, *Chronicon Minus*, V, 2, p. 8 GRECU; DOUKAS, *Historia Byzantina*, XX, 3, éd. V. GRECU, Bucarest, 1958, p. 133-135.

^{xiv}. IORGA N., *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XVe s.*, Paris, 1899-1900, t. I, p. 268-9.

- ^{xv}. Scholarios fait allusion à cette rencontre dans son troisième discours sur la Prédestination, adressé à Joseph de Thessalonique : SCHOLARIOS G., *Oeuvres*, I, p. 427-8.
- ^{xvi}. SPHRANTZÈS XXI, 8, p. 50 GRECU
- ^{xvii}. Ce médecin turc, qui supervisait les hôpitaux de la Ville, avait émis auprès de Nicolas de Cues, de passage à Constantinople, le souhait d'aller en Occident pour rencontrer le pape. Il mourut de la peste avant son départ, lors d'une tournée d'inspection des hôpitaux où étaient alités des pestiférés : NICOLAS DE CUES, *Cribratio Alchorani*, ed. HAGEMANN L., Hamburg, 1986, pp. 5-6, cité par MILLER T. S., *The Birth of the Hospital in the Byzantine Empire*, 2e ed., Baltimore and London, 1997, p. xvii.
- ^{xviii}. JEAN DE RAGUSE, *Rapport 178*, in CECCONI E., *Studi storici sul concilio di Firenze*. I, Florence, 1869, p. 499. Cf. V. LAURENT, *Les « Mémoires » du Grand Evêque de l'Église de Constantinople Sylvestre Syropoulos sur le concile de Florence*, Paris, 1971, p. 160.
- ^{xix}. DÖLGER F., *Regesten der Kaiserurkunden des östlichen Reiches von 565-1453*, München-Berlin 1965, N. 3516.
- ^{xx}. KRITOBOULOS D'IMBROS, *Historiae*, V, 17-19, pp. 204-207, ed. REINSCH D., CFHB 22, Berlin, 1983.
- ^{xxi}. Cf. plus bas.
- ^{xxii}. HUNGER H., *Thukydides bei Johannes Kantakuzenos. Beobachtungen zur Mimesis*. JÖB 25, 1976, 185-8.
- ^{xxiii}. MILLER T. S., *The Plague in John VI Cantacuzenus and Thucydides*, GRBS 17, 1976, pp. 385-95.
- ^{xxiv}. KRITOBOULOS D'IMBROS, *Historiae*, V, 17-19.
- ^{xxv}. KYDONÈS, *Lettre 21 TINNEFELD* (88 LOENERTZ).
- ^{xxvi}. N. GRÉGORAS, *Hist* XVI, 1, p. 797-8 Bonn. Détail sans signification particulière, pour un homme qui ne pouvait pas connaître le mode de transmission du bacille de Yersin.
- ^{xxvii}. Cf. GRMEK M. D., *Les vicissitudes des notions d'infection, de contagion et de germe dans la médecine antique*. Mémoires V : Textes médicaux latins antiques, Centre Jean Palerne, Saint-Etienne, 1984, p. 53-70
- ^{xxviii}. THÉODÔROS AGALLIANOS (= THÉOPHANÈS DE MÈDEIA), *Sur la Providence ...*, éd. EUSTRATIADÈS S., *Catalogue des manuscrits de Lavra*, I, Paris, 1925, p. 429.
- ^{xxix}. KYDONÈS, *Lettre 21 TINNEFELD* (88 LOENERTZ).
- ^{xxx}. KYDONÈS, *Lettre 50 TINNEFELD* (110 LOENERTZ).
- ^{xxxi}. KYDONÈS, *Lettre 55 TINNEFELD* (108 LOENERTZ). On ne saurait inférer de cette attitude un quelconque anti-rationalisme de Kydonès, grand admirateur d'Aristote et qui à cette époque se consacrait à l'introduction à Byzance de la théologie thomiste. Il s'agit là d'une réaction spirituelle et non d'un parti-pris philosophique ou théologique, au contraire de ce qu'on constatera au siècle suivant avec Théodôros Agallianos.
- ^{xxxii}. KYDONÈS, *Lettre 47 TINNEFELD* (109 LOENERTZ)
- ^{xxxiii}. KRITOBOULOS, *Historiae*, V, 17-19.
- ^{xxxiv}. KANTAKOUZÈNOS, *Histoire*, IV, 8.
- ^{xxxv}. KYDONÈS, *Lettre 50 TINNEFELD* (110 LOENERTZ).
- ^{xxxvi}. KYDONÈS, *Lettre 171 TINNEFELD* (174 LOENERTZ).
- ^{xxxvii}. KYDONÈS, *Lettre 431 LOENERTZ*. Cf. *Lettre 55 TINNEFELD* (108 LOENERTZ), 171 TINNEFELD (174 LOENERTZ).
- ^{xxxviii}. KRITOBOULOS, *Historiae*, V, 17-19.
- ^{xxxix}. KALLISTOS, *Homélies*, analyse par GONÈS D. B, V^a « ζζϛ·Ϛϛ≤^aμ Ϙϛζϛμ ...ΣϞ √'...ϛϛϘϛϛ L'≥≥β«...Σ A", Athènes, 1980, p. 226 s
- ^{xl}. MARC EUGÉNIKOS, *Lettre au moine Isidôros sur les bornes de la vie*, PG 160, 1194-1200. D'après le témoignage d'Agallianos, il semble que cet Isidôros soit celui qui fut par la

suite patriarche de Constantinople de 1456 à 1462 : cf. THÉODÔROS AGALLIANOS (THÉOPHANÈS DE MÈDEIA), *Lettre sur la Providence*, éd. EUSTRATIADÈS S., *Catalogue des manuscrits de Lavra*, I, Paris 1925, p. 429. Sur les circonstances de cette convocation, cf. SCHOLARIOS, *Troisième discours sur la prédétermination*, in *Oeuvres*, I, pp. 427-8.

^{xli}. 2 Sm 24, 14-15.

^{xlii}. Jn 9, 3.

^{xliii}. Agallianos se trouve dans une position fautive, puisqu'il se voit obligé de contredire Marc Eugénikos, devenu par la suite évêque d'Ephèse (mort en 1445), qui fut un grand confesseur de l'orthodoxie contre l'union de Florence, et donc un champion de son propre camp. Il s'en tire en expliquant que Marc avait été pris au dépourvu et, manquant de temps pour creuser la question, s'en était remis à un texte d'Anastase le Sinaïte, uniquement à cause de la réputation de sainteté de ce moine du VII^e s.

Correspondance should be addressed to
Marie-Hélène CONGOURDEAU
Centre d'Histoire et Civilisation de Byzance
Collège de France
52 rue du Cardinal Lemoine
F - 75005 PARIS
mhfc@cybercable.fr